

UCLA

L'Indécis au Précis

Title

Le soleil dans ses yeux

Permalink

<https://escholarship.org/uc/item/7wd9x3pf>

Journal

L'Indécis au Précis, 2(1)

ISSN

2694-5797

Author

Klena, Deirdre

Publication Date

2022

Copyright Information

Copyright 2022 by the author(s). All rights reserved unless otherwise indicated. Contact the author(s) for any necessary permissions. Learn more at <https://escholarship.org/terms>

Peer reviewed

Le Soleil dans ses yeux

Deirdre Klena

University of California, Los Angeles '21

La lumière gambadait à travers la chambre blanche pour atterrir sur les yeux d'Anna. Elle les ouvrit, pourtant elle regardait tout droit. Pendant que ses yeux restaient fixés, la lumière de la fenêtre traîna dans la chambre. Elle patina autour des murs blancs, avant de voler à travers les rideaux. Quand Anna déplaça finalement les yeux, elle s'arrêta aux rideaux et à la fenêtre. La lumière brillante et blanche tomba autour d'elle et, pour un moment, elle pensa qu'elle était allée au paradis.

Bien sûr, elle n'était pas au paradis. Elle était dans une chambre d'hôpital, blanche au soleil du matin. Plus souvent, il faisait gris et sombre l'après-midi. La chambre était vide la nuit, même avec les meubles nus et la visite occasionnelle d'une infirmière qui lissait les drapoux du lit. Mais à ce moment-là, la chambre était brillante. La lumière de la fenêtre, qu'Anna avait vue d'abord, lui faisait mal aux yeux. Elle tourna la tête et regarda les personnes qui marchaient dans le couloir, comme des soldats. Elle focalisa son regard sur un homme en particulier, qui parlait avec un groupe d'infirmières. Il avait les cheveux gris, néanmoins clairs comme s'il avait été blond quand il était jeune. Blond comme lui, qui grisonnait depuis quelque temps aussi. Et comme le père d'Anna, l'homme était grand et imposant. Anna imagina qu'il donnait aux infirmières les ordres comme un commandant. Elle imagina qu'il leur disait qui tuer, qui sauver.

On était en 1943, et la France était coupée en deux. Au sud, le gouvernement de Vichy dansait sur une scène construite par les Allemands, chaque personne avec une ficelle attachée à leur dos comme des marionnettes. Au nord, où Anna se trouvait, les Allemands n'avaient pas besoin de pantins. Non, au nord, les Allemands occupaient le devant de la scène, seuls. Alors, Anna pensait que le médecin avec le groupe d'infirmières était allemand. Il n'avait pas l'air d'un Allemand, mais Anna était sûre que les médecins français avaient soit quitté la France, soit rejoint les autres marionnettes. Anna se demanda si le médecin avait des enfants et s'ils étaient en Allemagne. Ou peut-être les avait-il amenés avec lui, comme le père d'Anna avait essayé de le faire...

"Anna, nous allons au sud, ta mère, toi et moi. Là, on sera mieux."

"Mieux ? Mieux que quoi ? Ici ? Je ne pense pas que ce soit si mal ici."

"Non, ce n'est pas encore mal. Mais, ce sera bientôt le cas. Donc, nous allons partir maintenant. Tu vas aimer le sud. C'est ensoleillé."

"Le soleil va me faire mal aux yeux."

Le jour d'après, Anna, sa mère et son père quittèrent Rouen, leur résidence au nord, et prirent le train pour Marseille. Son frère aîné, Paul, ne les rejoignit pas. Il lui avait dit que, oui, le nord était

occupé, mais au sud se serait pire, parce que c'était occupé par des Français. Des personnes qui, selon Paul, avaient trahi la France. Des personnes, selon Paul, comme leur père. Donc, quand il avait eu vent que son père voulait partir au sud, avec sa mère et Anna, Paul refusa de partir avec sa famille. Le jour avant leur départ pour la zone libre, Anna était allée avec Paul à la gare de Rouen, où il allait prendre un train vers la frontière franco-suisse. Là, il traverserait la frontière d'une manière ou d'une autre. Avant qu'il eût embarqué dans le train, Anna lui demanda ce qu'il allait faire en Suisse.

"Je ne sais pas. Mais, je ne vais pas être une marionnette."

Sur ces mots, il partit.

Dans le train pour Marseille, Anna demanda à son père pourquoi ils n'avaient pas quitté la France, comme Paul.

"Paul n'aime pas l'autorité. Il peut, souvent, pécher par orgueil. Tu sais ça. Et à cause de ça, il ne peut pas comprendre que des compromis sont nécessaires de temps en temps. Au sud, nous pouvons faire ça. Parfois, il faut savoir faire des sacrifices. Mais l'important est que nous restions en France, dans notre pays. Nous sommes français. C'est l'essentiel."

Anna ne savait pas ce qu'elle devait sacrifier. Elle se dit que Paul serait toujours français en Suisse. Elle n'avait jamais dit cela à son père... Elle regarda par la fenêtre de l'hôpital et loucha. La lumière du soleil lui faisait mal aux yeux.

Le matin. Pour Anna, les heures entre le crépuscule et le lever du soleil étaient longues, remplies d'images du passé, nettes et dramatiques comme les films qu'elle regardait avant, au cinéma, sur le grand boulevard près de sa maison. Un rêve, celui qui se produisait et se reproduisait, emmenait Anna sur la plage en Normandie. Gris. Souffle en rafales. Dans le rêve, Anna est assise sur le sable, toute seule. Mais elle n'était pas toute seule. Non, elle était entourée de soldats. Trois groupes de soldats, exactement.

Un groupe, à droite d'Anna, était celui des Nazis. Anna ne les voyait pas. Pour elle, ils étaient barbants, banals, comme le mal le devient après quelque temps. À gauche, c'était la résistance. À l'avant, le frère d'Anna se tenait debout avec un drapeau tricolore. Elle regardait ses yeux, mais il regardait au loin, au-delà d'elle. Et en face d'Anna, il y avait des soldats sans visages: l'armée du gouvernement de Vichy. Alors que Anna restait assise, de nouveaux soldats arrivaient, chacun rejoignant une armée, comme les petits soldats qu'Anna et son frère laissaient partout dans la maison, au chagrin de leur mère, quand ils étaient enfants. Quand un soldat joignait les Nazis ou la résistance,

les traits du visage se précisaient, tous les visages des soldats Nazis semblaient les mêmes, tandis que l'anonymat s'étendait à l'armée de la résistance. Mais les soldats qui rejoignaient l'armée de la collaboration perdaient tous leurs traits. Quelle que soit leur identité, elle disparaissait. Le groupe en face d'Anna était une collection de soldats indistinguables. Juste avant la fin du rêve, juste avant que le soleil ne réchauffât son visage, Anna vit son père marcher vers le groupe en face d'elle. Son visage s'effaçait déjà. Anna se réveillait toujours avant qu'elle pût arrêter son père. Et puis, le matin.

Le dimanche était le jour des visites, un jour qu'Anna trouvait insipide. Des parents, des tantes, des oncles, peut-être une cousine, allaient et venaient. Un sourire et un signe de la tête d'Anna. Il semblait que les Nazis allaient gagner la guerre, mais c'était pas grave. C'était pas grave si on avait travaillé avec eux. C'était mieux en fait. Et ils posaient des questions sur sa famille. Ils disaient quelle déception pour ses parents ce frère parti. Mais eux, ses parents, ils devaient être bien. Ils devaient être contents d'être restés en France, d'avoir trouvé un compromis.

Mais un dimanche, un visiteur qu'Anna n'attendait pas entra dans la pièce avec l'infirmier.

"Anna, vous avez un visiteur. Elle dit que vous étiez à l'école ensemble," l'infirmier annonça. Anna leva les yeux sur la fille que la lumière de la fenêtre illuminait. Petite. Blonde. Pas bien habillée, mais pas mal fagotée non plus. Nerveuse, peut-être.

"Bonjour, Anna. Je suis Claire. Est-ce que vous vous souvenez de moi?"

"Oui. L'académie... Comment allez-vous?"

"L'académie.. oui... Moi? Et bien, ça va... La guerre, c'est bien triste. Je dois avouer que je suis effrayée... Je veux partir, mais je ne peux pas... Ma famille est ici. Ma vie est ici. En France, bien sûr... Alors me voilà... je viens vous voir. Je suis désolée pour ce qui vous est arrivé. Je comprends... Je veux dire. Je vous comprends."

Anna hocha la tête. C'était gentil qu'elle la comprît. Anna, elle, ne comprenait pas. Claire bougea, inconfortable, comme une enfant en tenue de soirée. Elle ouvrit la bouche, puis la referma. Elle avala un peu de salive. Elle ouvrit de nouveau la bouche pour parler.

"Est-ce que vous vous souvenez d'un jeune homme dans notre cours, Sébastien? Il était de Nice?"

"Oui. Avec le zéaiement."

"Oui, oui. C'était mignon, son zéaiement... est-ce que vous vous souvenez du jour où il est tombé dans les escaliers? Il a dit que c'était un accident. Mais, vous avez dit non, que c'était exprès.

Il s'était jeté en bas des escaliers. Parce qu'il voulait rentrer chez lui. Chez ses parents. Là où il était heureux, même s'il devait se faire du mal pour y retourner.»

“Oui.... Je continue à croire que j'avais raison.” Son hésitation trahissait la fébrilité de Claire. “Oui, je suis d'accord... J'ai pensé à cette histoire, quand j'ai appris ce qui vous était arrivé. À vous.” “Ah, oui?”

“Oui, j'ai bien réfléchi, et je crois que c'est la même chose. La raison de votre action. Je pense que vous vouliez partir... Vous en aller.... Et moi aussi, je voudrais m'en aller. Alors je vous comprends.”

Anna regarda fixement mais le regard absent. Pour Claire, les yeux d'Anna semblaient vides. “Oui. vous avez raison. Je veux partir.”

Après qu'elles eurent échangé des banalités, Claire partit. Mais avant, elle s'arrêta devant la porte et se tourna pour faire face à Anna.

“Je suis contente d'être venue. Je m'inquiétais pour vous, mais je pense que tout ira bien. Je pense que toutes les choses seront belles,” dit Claire, avec un sourire.

Anna, aussi, trouva un sourire. «Vous espérez que... vous ne pensez pas... Espérer et penser, c'est deux choses différentes. Aujourd'hui, c'est mieux d'espérer que penser. Et on ne peut pas faire les deux. On peut penser ou espérer.»

Le sourire de Claire diminua. Elle hocha la tête et déguerpit. Anna prit une profonde inspiration. L'avait-elle effrayée? Pas important, Anna décida. Elle avait arrêté de se préoccuper des autres il y avait longtemps.

Après un bref moment, l'infirmière entra dans la salle. Elle était petite et blonde. Elle n'avait pas l'air d'avoir plus de seize ans. L'infirmière ouvrit les stores, mais cette fois, aucune lumière n'entra dans la chambre. Rien. Plutôt, un air froid. Pas comme un coup de vent, mais plus comme une présence verglacée. Pas explicite, mais c'était là.

“Est-ce que vous avez eu une bonne visite avec votre amie?” L'infirmière demanda en arrangeant les médicaments sur un plateau.

“J'imagine. C'était une surprise.”

“Ah, oui. Les surprises sont bien, non? Alors, comment ça va, en général? Vous sentez-vous mieux?»

“Je ne sais pas ce qui se passe à l'extérieur de l'hôpital. Avec la guerre. Avec ma famille. Alors oui, j'imagine que je me sens mieux.”

L'infirmière arrêta d'arranger les médicaments, mais ne tourna pas pour faire face à Anna.

“Dehors, ça va. Je ne sais rien de votre famille, mais je suis sûre que vous irez bien. La guerre, c’est toujours pareil. Les Nazis sont toujours à Paris. Mais, la France, ça va. Parce que nous savons comment survivre.”

Le visage de la jeune infirmière s’égaya.

“Comme votre famille, non? Et comme on sait survivre, nous allons survivre... Il y a toujours de l’espoir.”

Quel dommage, pensa Anna. L’infirmière continua à méditer sur la situation. Les Nazis. La France. Leur relation. Comment la guerre avait commencé, la marche des Nazis dans Paris... Anna ne savait quoi penser. Ils avaient l’air de gens normaux. Ils souriaient. Ils riaient. Mais ils portaient des uniformes avec des symboles qu’Anna voyait de plus en plus. La croix gammée qui montrait leur allégeance à Hitler. Montrait leur volonté, leur bonne volonté, d’occuper, de haïr, de tuer.

Les Nazis étaient en France, et elle avait peur. À ce moment-là, elle comprit pourquoi son père avait dit que la France travaillerait avec l’Allemagne. Oui. Pour sauver la France. Mais, ensuite, son frère était parti. D’abord pour la Suisse, et puis pour le Royaume-Uni, et après ça de retour en France, à Paris, pour combattre les Nazis. Pour lutter pour la France libre. Anna était désorientée. Son père était pour le pays, son frère était pour l’idéal. Elle ne savait pas. Mais, alors que le temps passait, elle écoutait des nouvelles, elle entendait des rumeurs. Les bombardements à Londres. Les démonstrations de Mussolini en Italie. Des Juifs tués dans les camps de concentration. La mort. Tout cela à cause des Nazis. Et plus en plus de questions dans la tête d’Anna, des personnes laissaient les Nazis tuer. Des personnes comme son père. Comme sa mère. Comme elle.

Anna ne remarqua pas que l’infirmière avait quitté sa chambre et elle se retrouvait face à une autre visiteuse. Cette fois, Anna la reconnut immédiatement. La silhouette qui était debout dans l’embrasure de la porte, effrayée, pleine de la fièvre, était sa mère. Autrefois forte, attentionnée. Le soutien d’Anna. Maintenant, timide, hésitante. Ayant peur de sa propre fille. “Bonjour, Anna.” Sa mère dit, en tremblant.

“Bonjour. Je ne pensais pas que tu viendrais.” Anna dit, sans émotion.

“Pourquoi... Bien sûr j’allais venir. Je suis ta mère.”

Anna resta silencieuse pendant quelque temps, et puis, “D’accord. alors, quoi? Tu es là.” La mère ne bougea pas, ayant peur de sa propre fille. Sa bouche s’ouvrit, et se referma. “Oui. Je suis là. Et toi, aussi. Tu es là. Tu aurais pu être ailleurs. Au cimetière. Qu’est-ce que j’aurais fait alors?”

“Tu serais allée là-bas.” Pas d’émotion.

Dans sa chambre, une nuit, quelques semaines auparavant, Anna était lassée. Ses parents étaient au cinéma. Une chose qu’ils pouvaient faire parce qu’ils avaient accepté les compromis avec les Nazis.

J’aurais pu rester au lit, pensa Anna. Mais, elle allait au lit tous les soirs, et tous les matins elle se réveillait. Perturbée. Triste. Mais, plus en plus, résignée. Donc, cette nuit-là, elle n’était pas allée se coucher dans sa chambre. Elle décida que son lit, cette nuit-là, serait le plancher de sa salle de bain. Le plancher froid. Froid et dur. Mais pas aussi froid et dur que sa vie. Les pilules n’avaient pas de goût. Ses yeux se fermèrent. Pas de lendemain matin. Pas de compromis. Il n’y avait aucun compromis dans la mort.

“C’était horrible, Anna. De te voir comme ça. Immobile. Morte. C’est ce que ton père et moi avons tout de suite pensé! Tu ne nous avais même pas dit ‘au revoir’ quand nous sommes partis pour le cinéma. Nous n’aurions jamais pu te dire ‘au revoir.’ Pourquoi Anna? Pourquoi?”

Il y eut une longue pause. Dans la tête de la mère d’Anna, il y avait des images de sa fille dans un cercueil. Dans la tête d’Anna, il y avait des images des soldats, des Nazis, et parmi eux, son père.

“Tu sais pourquoi, maman. Pour la même raison que ton fils est absent. Le compromis entre la France, notre pays, et les Nazis, oui, le compromis entre nous et le mal, c’est trop. C’est trop pour moi. Et moi, je ne suis pas aussi brave que mon frère. J’ai trop peur de partir et de me battre comme lui.”

“Je ne te comprends pas, Anna. Je ne comprends rien.”

“Ma vie dans ce pays est terrible. Mon rôle dans ce compromis est mauvais. Ma docilité est malfaisante. Je ne veux pas être malfaisante. Donc, je ne voulais plus être en vie.” Toutes les choses, qui se produisent après que ses parents eurent trouvé Anna sur le sol de la salle de bains, restaient floues dans la tête d’Anna. Elle n’avait pas de souvenirs précis, mais plutôt quelques bruits ou images brèves. Elle se rappelait les gémissements de sa mère, et l’absence de son venant de son père. Elle se rappelait que le premier infirmier ressemblait à son frère. Elle se rappelait de la dernière chose qu’elle avait dit, quand le médecin lui avait demandé si elle avait voulu mourir.

“Oui,” avait-elle répondu. “Pourquoi faire une tentative de suicide si je ne veux pas mourir?” Après cette phrase, Anna ne parla pas pendant deux semaines. Elle n’avait même pas hoché la tête quand l’infirmière lui demandait si elle avait pris les médicaments. Le silence. Les médicaments n’étaient jamais là, donc l’infirmière arrêta de poser la question. Parfois, les médecins appelaient les parents

d'Anna pour leur parler de son silence. Et à chaque fois, ses parents étaient, eux aussi, silencieux. Sa mère, si elle décrochait. Son père, s'il décrochait. Une fois, son père répondit, si doucement que le médecin n'était pas sûr d'avoir bien entendu. "Monsieur, c'est le Docteur LaSalle, encore. Votre fille, Anna, ne veut toujours pas parler." Rien. Silence. Total.

Un silence, et puis, «Quel dommage...»

Deux semaines. Deux semaines pendant lesquelles les infirmières chuchotaient que sa bouche ne bougeait même pas. Deux semaines. Aucun mot. Aucun bruit. Simplement, le silence.

Et puis, une lettre. Une lettre adressée à Anna.

"Est-ce que vous avez entendu?" Un infirmier dit à une autre.

"Euh? Quoi?"

"Anna, la fille silencieuse. Elle a parlé, aujourd'hui."

"Vraiment? Pourquoi?"

"Je ne sais pas pourquoi. Une lettre est arrivée pour elle. Elle l'a ouverte, et puis elle s'est mise à parler."

"Qu'est-ce qu'elle a dit?"

"Que la lettre venait de son frère."

La lettre était courte. Simple. Une des infirmiers avait vu un bout de la lettre, par hasard, et elle avait raconté qu'il n'y avait plus que trois phrases. Presque immédiatement, Anna demanda du papier, un stylo, un timbre et une enveloppe. Le jour suivant, elle demanda à ce que sa lettre fût envoyée. Après ça, elle n'était plus silencieuse.

Sa lettre, courte et simple aussi, disait trois choses que Anna voulait qu'il sût. Trois choses qu'elle avait besoin qu'il sût. Elle lui écrivit dans un langage quelconque, sans adjectif inutile, style que ses parents auraient adoré utiliser.

"Bonjour Paul. Merci pour ta lettre. Je suis surprise que maman et papa t'aient annoncé la nouvelle. Je ne suis pas sûre de ce qu'ils ont dit exactement. Mais, ce n'est pas important. Je te comprends maintenant. Complètement. Je comprends pourquoi tu fais ce que tu fais. Et je veux le faire aussi. J'ai essayé moi-même, mais j'ai raté. J'ai besoin d'aide. Je veux te rencontrer. Je viendrai à toi, si tu me dis où tu es."

La semaine suivante, une autre lettre arriva pour Anna. Elle n'avait pas d'adresse de retour, et quand une des infirmières vit la lettre juste un instant, tout ce qu'elle vit, c'était une adresse, pas de

note, pas de signature. Et le dimanche de cette semaine-là, le lit de Anna était vide.

L'infirmière, qui accompagnait Anna à son taxi, avait beaucoup de choses à lui dire. "À mon avis, vous n'êtes pas prête à partir. Mais, l'hôpital demande qu'on ne passe qu'un mois ici, et votre médecin a toujours des prétentions déplacées. Donc, vous partez. C'est toujours la même chose, vous savez. Le monde. C'est pareil qu'avant votre accident. Pareil."

"Oui, j'imagine. Mais, moi, je ne suis pas la même. Et, je ne retourne pas dans le même monde."

"N'essayez pas d'être une martyre. Où est-ce que vous allez?"

"Voir les personnes qui veulent que les choses soient différentes.» Anna pensa. "Loin."

Ce n'était pas si difficile que cela pour Anna d'acheter un billet de train pour une ville près de la frontière franco-suisse. À la gare, elle était invisible. Personne ne savait où elle allait, ce qu'elle faisait, qui elle était. Elle s'endormit dans le train.

Le temps était mauvais à Lyon, avec un ciel gris et un air froid. Si quelqu'un avait dit à Anna que le soleil ne jetait jamais un coup d'œil ici, elle l'aurait cru. Mais, Anna se sentait heureuse. Le ciel gris avait un certain air de beauté. L'air froid fit le vide en elle, donnant à Anna un fort sentiment de liberté.

Quand Anna quitta la gare, elle se tint debout pour quelques instants, tremblant doucement. Pendant un court moment, elle se demanda ce qu'elle allait faire s'il ne venait pas. Dans sa dernière lettre, il avait écrit qu'il pouvait lui faire passer la frontière. Il viendrait.

Alors. elle le vit. Paul. Il avait l'air grand, comme avant. Maigre, peut-être plus maigre que d'habitude. Peut-être même émacié. Un peu comme un fantôme. Il ressemblait plus à leur père. Anna se demanda si, pour lui, elle ressemblait plus à leur mère.

Elle avança vers lui, s'éloignant de la gare. Loin de l'hôpital. Loin de ses parents. Loin des soldats anonymes. Loin des Nazis. Vers la liberté. Vers l'espoir, espérait-elle.